



Julien Benda, *Discours à la nation européenne* (1933)

Rendu célèbre par la parution de La trahison des clercs en 1927, Benda publie début 1933 ce texte qui reprend ses grands principes de détachement de l'intellectuel des passions humaines. Il y défend une Europe de l'esprit qui doit se départir des nations sans jamais tomber dans les travers d'un nouveau nationalisme.

Il importe, si vous voulez vraiment atteindre le nationalisme dans le cœur des hommes, de bien reconnaître l'essence profonde de cette passion.

Il m'apparaît que, en son principe, cette passion se compose de deux mouvements successifs qu'on ne distingue pas assez.

Par le premier, l'homme prononce dans son cœur une certaine ressemblance, une certaine communion de lui à d'autres hommes. Il dit : « Ces hommes sont de la même race que moi. » Ou bien : « Ils parlent la même langue que moi. » Ou bien : « Ils ont les mêmes intérêts que moi, les mêmes souvenirs, les mêmes espoirs. » Il dit : « Ils sont mes frères. »

Par le second, il rassemble ces hommes semblables à lui, trace un cercle autour d'eux, et les sépare de « ce qui n'est pas ses frères ».

Par le premier mouvement, il abandonne son égoïsme, abdique sa volonté d'être une individualité unique, séparée de toutes les autres. Par le second, il récupère cette volonté au nom du groupe dont il se fait membre. Ce n'est plus lui, mais c'est sa nation qui est une chose « distincte du reste du monde ». Par le premier, il détend l'affirmation de son moi contre un non-moi, relâche son orgueil d'être. Par le second, il le ressaisit, sur un nouveau plan ¹.

Toute formation de nation comporte ces deux mouvements. Le semblable s'unit au semblable, puis se sépare du dissemblable. C'est, d'une part, le problème de l'unité ; d'autre part, le problème des frontières. De même dans tous les ordres. Que ce soit la formation d'une amibe ou la constitution d'une œuvre d'art, d'abord des éléments épars, émus par leur croyance à une certaine communauté de nature, s'unissent entre eux ; puis affirment leur union contre ce qui n'est pas eux. Tout être collectif suppose une volonté d'association et une volonté d'opposition. Un amour et une haine.

*

¹ « L'homme doit savoir mourir pour sa nation afin qu'elle vive et que lui-même continue en elle la seule existence qu'il ait jamais souhaitée. » (Fichte, *Discours à la nation allemande*, VIII.) Cette « seule existence qu'il ait jamais souhaitée », c'est (*ibid.*) la transformation « du court espace de notre vie terrestre en une vie devant durer toujours ici-bas ». On ne peut avouer plus naïvement que, dans le national, l'individu ne cherche qu'une affirmation plus assurée de son moi personnel.



Judaïsmes européens. Laboratoires des identités partagées (1770-1930)

Le Mans Université 5 et 6 mars 2018

Ceux qui pour quelque raison, politique ou sentimentale, veulent concilier le nationalisme avec ce que le sens courant nomme la moralité ne retiennent de ces deux moments que le premier. Ainsi, la plupart des docteurs chrétiens protestent que le nationalisme est éminemment moral, puisqu'il est un mouvement par lequel l'homme cesse de s'aimer lui seul pour pratiquer l'amour d'une collectivité, qu'il est donc essentiellement une école d'altruisme, de charité. Bossuet assure que le patriotisme n'est qu'une forme de l'amour de l'homme pour ses semblables. Renan, dans sa fameuse étude, montre presque uniquement, dans le nationalisme, l'acte par lequel l'homme accède à un sentiment de fraternité, de similitude de cœur, à l'égard d'autres hommes. Ces psychologues passent sous silence le second geste du nationaliste, celui par lequel il *arrête* son mouvement de fraternisation et se pose, lui et ses frères, *contre* le reste des hommes, ou tout au moins en contraste implacable avec eux ².

Or, *c'est ce second geste qui fait vraiment le nationalisme*. La force de cette passion réside bien moins dans l'amour de l'homme pour ses compatriotes que dans sa volonté de dresser leur société contre ce qui n'est pas elle, et certains nationalistes modernes ne font que témoigner de leur sens du réel quand ils flétrissent cette école qui prétend servir la nation en prêchant uniquement l'amour interhumain et enseignent à leurs ouailles qu'un de leurs premiers devoirs est de pratiquer « la haine de l'étranger ³ ». Aussi bien, les deux composantes du nationalisme que je viens de décrire comme successives sont-elles, en réalité, simultanées, et la première, le mouvement d'union de l'homme à d'autres hommes, n'a lieu, au fond, qu'en vue de la seconde, pour opposer cette union à d'autres unions. La vraie racine du nationalisme, c'est l'élément que je dénonçais plus haut : la volonté de l'homme de se poser comme distinct du reste du monde, mais de se poser comme tel *dans sa nation*, non plus dans sa personne.

*

Or, il est évident que l'orgueil dont s'accompagne, chez l'homme, la volonté de se poser comme distinct du reste du monde est infiniment plus fort quand il prononce cette volonté au nom de sa nation qu'au nom de sa personne. Il la prononce alors, en effet, au nom d'un être qui lui semble éternel, qui occupe une grande surface terrestre, dispose d'une grande puissance pour signifier son existence à ce qui n'est pas lui, et non plus au nom d'une pauvre réalité d'un jour, qui n'atteint pas deux mètres d'espace et que le poing d'un homme ivre peut détruire. En même temps, les moyens qu'il adopte pour satisfaire cette volonté deviennent chez lui l'objet d'un jugement tout spécial. Alors qu'il rougit de certains actes qu'il commet pour la prospérité de sa personne, il vénère ces mêmes actes s'ils ont pour fin l'intérêt de sa nation. Le vol, le mensonge, l'injustice, sont alors des vertus. L'égoïsme, en devenant national, est devenu de l'égoïsme sacré.

² Pourtant Renan, dans son *Histoire du peuple d'Israël* (t. I^{er}, liv. I, chap. XI) : « Ces douces familles de pasteurs, dont les populations sédentaires accueillaient le passage avec bénédiction, deviennent un peuple dur, obstiné, « à la nuque résistante »... Il est féroce pour quiconque se trouve sur son chemin. La transformation est opérée ; Israël n'est plus une tribu, c'est déjà une nation. Hélas ! depuis le commencement du monde, on n'a pas encore vu une aimable nation !

³ Maurras, *Dilemme de Marc Sangnier*.



Judaïsmes européens. Laboratoires des identités partagées (1770-1930)

Le Mans Université 5 et 6 mars 2018

Cette volonté a pris de nos jours une force dont on n'avait pas connu l'exemple. Jadis, c'était une partie seulement de chaque nation — les rois, les grands, les riches, les classes instruites — qui se clamaient distincte des autres hommes en tant qu'appartenant à cette nation. Les humbles, les travailleurs ne se mêlaient que de loin en loin à cette fanfare, mais prenaient généralement d'eux-mêmes et de leur misère une vague conscience internationale, peu traversée par la notion de frontière. Aujourd'hui, en de nombreux pays, ces classes se sont jointes aux autres pour se poser dans le national. L'âge moderne a inventé le nationaliste socialiste, la nation s'affirmant, dans son opposition à l'étranger, par le « faisceau » de toutes ses classes, la nation « totalitaire ». Le noble s'est évertué à nier son cosmopolitisme avec une force qui doit faire frémir dans leurs tombes Maurice de Saxe et le prince de Ligne. Le savant, le philosophe, ont décidé de se penser dans leur nation. De petits peuples sont nés qui jettent leur personnalité à la face des autres avec plus d'âpreté encore que les grands. C'est un nationalisme comme on n'en a jamais vu de tel dans l'histoire que vous avez à combattre.

*

Donc, si vous voulez atteindre cette passion, sachez où il vous faut frapper. Démasquez la fausse abnégation dont elle se pare. Montrez l'excellente opération d'orgueil que font les hommes en se niant dans ces réalités précaires et passagères que sont leurs individus, et transportant l'affirmation d'eux-mêmes dans cette chose puissante et durable qu'est leur nation. Montrez combien le brave Martin et le pauvre Conrad sont passés maîtres dans l'art du « se sentir », quand ils renoncent à se sentir dans leurs personnes, qui ne sont rien, pour se sentir dans ces grandes réalités historiques que sont la France ou l'Allemagne. Dénoncez l'hypocrisie de l'homme à se nier en faveur d'un « prochain », qui n'est autre chose que lui-même, et lui-même dans un particulier qui lui est cher, mais démesurément grandi et, de surcroît, divinisé. Commentez l'aveu de ce docteur ⁴, déclarant cyniquement que le patriotisme, c'est « tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour ses parents et pour ses amis », c'est-à-dire toujours pour soi-même. Et dénoncez cette fausse abnégation sous tous les beaux noms qu'elle sait prendre. Dénoncez-la singulièrement sous le nom d'esprit de famille. Montrez que, là aussi, l'individu renonce l'orgueil du moi pour son compte personnel, mais qu'il le récupère au centuple dans le groupe au profit de quoi il l'abandonne et qu'il dresse, gonflé d'arrogance, contre les autres groupes. Destructeurs de l'esprit qui sépare, attaquez le fond du mal : attaquez la primordiale volonté de l'homme de se poser dans le distinct ; attaquez sa science, sa ruse diabolique à paraître abdiquer cette passion par l'acte même où il l'affirme le plus sûrement.

*

Mais attaquer cette passion, c'est, dites vous, attaquer la vie même, le ressort même de l'existence. Exister, c'est être distinct.

En effet, l'Europe sera un certain renoncement de l'homme à lui-même, une certaine défection de sa part à l'existence sous le mode réel. C'est pourquoi l'Europe trouve ligés

⁴ Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture sainte*, I, VI.



Judaïsmes européens. Laboratoires des identités partagées (1770-1930)

Le Mans Université 5 et 6 mars 2018

contre elle tous les fanatiques du réel — singulièrement l'artiste —, tous les sectaires du monde sensible, comme jadis les trouva ligüés la nation, parce qu'elle était moins réelle que la province, moins concrète que le village. L'Europe sera éminemment un acte moral, si la moralité consiste, pour l'Être, à cesser de se penser sous le mode du réel, du distinct, du fini, pour se penser sous le mode de l'infini ou du divin.

*

Beaucoup m'arrêtent alors : « L'Europe, si l'on adopte votre acception de la moralité, ne sera pas plus morale que la nation. Elle sera, elle aussi, la volonté de l'homme de se poser dans le distinct et de s'y poser dans un groupe où il regagnera au centuple ce qu'il renonce comme individu : ce groupe sera l'Europe, au lieu d'être la nation. L'Europe sera, elle aussi, l'affirmation d'une souveraineté : la souveraineté européenne. » Je réponds que c'est précisément ce qu'il faut qu'elle ne soit pas, ce que vous devez vouloir qu'elle ne soit pas. C'est là qu'il vous faudra faire tout autre chose que ce que firent les ouvriers de la nation. Ceux-ci ont invité les hommes à renoncer le sentiment de leur distinction dans l'intérieur du groupe qu'ils voulaient faire, puis à arrêter ce mouvement à la frontière de ce groupe, pour lui rendre la distinction avec toute l'énergie dont ils l'avaient renoncée pour leurs individus. Vous devrez, vous, les exhorter à prolonger ce mouvement, à considérer la frontière européenne comme n'étant qu'une immobilité illusoire dans une évolution qui ne saurait s'interrompre, semblable à l'un de ces cercles concentriques que l'erreur de nos sens solidifie à la surface d'une onde dont le progrès vibratoire ne connaît pas l'arrêt. L'Europe n'aura de portée morale que si, loin d'être une fin à elle-même, elle n'est qu'un moment de notre retour en Dieu, où doivent sombrer tous les distincts, avec tous les orgueils et tous les égoïsmes.

*

Dites, d'ailleurs, à l'Europe que, ne fût-ce que pour l'intérêt de son être matériel, elle ne doit pas s'arrêter à elle-même, s'enclorre dans un nationalisme à la deuxième puissance. Montrez-lui l'exemple de Rome, qui a péri le jour où elle a contrarié le principe extensif dont elle se nourrissait depuis des siècles et où elle a refusé aux Barbares de s'insérer dans son orbite. L'Empire serait peut-être encore debout et deux mille ans de tuerie eussent été épargnés aux hommes s'il eût franchement accordé le droit de cité, comme sa loi le lui commandait, aux Goths et aux Allemands⁵.

Toutefois si même, pour des raisons pratiques, parce que les hommes ne vous suivront qu'à ce prix, vous devez immobiliser la vague d'abnégation qui portera l'Europe, souffrir que l'Europe se bloque, elle aussi, dans l'orgueilleuse conscience de soi, même alors vous aurez fait œuvre rédemptrice. Parce que l'Europe, même impie, sera nécessairement moins impie que la nation. Parce qu'elle sera la dévotion de l'homme à un groupe moins précis, moins individualisé, et par conséquent moins humainement aimé,

⁵ Fichte répond (Discours, VIII) que ce sont les Allemands qui ont refusé ce droit de cité que l'Empire leur offrait, qu'ils l'ont refusé afin de rester de purs Allemands, et qu'ils ont ainsi sauvé le monde. Dieu jugera.



Judaïsmes européens. Laboratoires des identités partagées (1770-1930)

Le Mans Université 5 et 6 mars 2018

moins charnellement embrassé. L'Européen sera fatalement moins attaché à l'Europe que le Français à la France, que l'Allemand à l'Allemagne. Il sentira d'un lien beaucoup plus lâche sa détermination par le sol, sa fidélité à la terre. Faites l'Europe, même souveraine, et le dieu de l'Immatériel déjà vous sourira.

Juin-décembre 1932.